

Journal 1939-1942

art. de

Robert Kantors 25

dans "L'Age d'Or" n° 3

sept. 46.

"L'Age d'Or" n° 3

sept. 46

A PROPOS DU JOURNAL DE GIDE

Relisant les *Mémoires d'Outre-Tombe* en octobre 1940, M. André Gide note qu'il retrouve toujours « les mêmes motifs d'admiration pour le prestigieux artiste, et d'exaspération pour l'acteur qui sans cesse se campe à son avantage et ni ne trébuche ni jamais ne se fait défaut ». Que l'on compare, en effet, à la vaste et pompeuse composition de Chateaubriand, la somme du *Journal* dont voici les pages écrites de 1939 à 1942 (1), c'est-à-dire ce portrait toujours repris sur nature, riche d'intelligence et d'humilité, simple, spontané, vivace. On est étonné et ravi : ce n'est pas un auteur, c'est un homme.

Oui. Mais sans revenir sur la vieille querelle de la part de sincérité et de la part de pose qui entrent dans la rédaction d'un journal intime, il faut bien se rappeler que depuis de nombreuses années déjà M. André Gide a coutume de nous confier périodiquement ses méditations solitaires. Ce qui fait qu'au moment qu'il s'y livre, il n'est pas douteux qu'il s'apprête aussi à nous en livrer les fruits naturels. Le voici dans sa cellule, avec son miroir et en déshabillé, certes, mais cette cellule, comme disait Thibaudet, il l'a placée sur un théâtre. Si bien que je crois toujours l'entendre chanter l'air de Marguerite.

Comparaison goethéenne qui s'impose à propos de ce volume où il est si longuement et si souvent question de Goethe. Au moment où l'on publie ces ébauches

(1) André Gide. *Journal*, 1939-1942 (Gallimard).

où nous voyons M. Teste se glisser dans la peau de Faust, le compagnon de carrière de Paul Valéry semble se composer la figure de Goethe lui-même. Tout ici suggère une attitude « olympienne ». Certes, en septembre 1939 (le journal de la Pléiade s'arrêtait en janvier) il nous parle de son angoisse : mais il lit *Phèdre*, *Athalie*, la *Tragédie de l'Athée*, il commente quelques vers d'Andromaque et apprend par cœur des fables de La Fontaine : c'est la sérénité d'un grand esprit qui revient aux sources de notre culture. Mais comme il s'écarte (30 octobre, 1^{er} novembre) de tout ce qui est littérature de commande ou de propagande : le grand esprit met au-dessus de tout la souveraine liberté du jugement. Il exerce sa mémoire, il jouit des charmes du printemps, il se perfectionne en allemand, bref, il bâtit et il plante : comme c'est bien pour son âge... Il nous confie un trait qui pourrait confirmer ce que l'on murmure parfois sur son avarice, et le détruit à la page suivante (5 et 7 mai 1940) : que de bonne grâce à surmonter les contradictions. Vingt fois ainsi, on le voit prêter le flanc à la critique ou à la louange des imbéciles, et, plus malin, se reprendre. C'est dès le début de l'offensive allemande qu'il se jette dans Goethe : et on sait qu'il s'est trouvé un partisan éminent et docile pour le lui reprocher. Mais ce qui me gêne, c'est ce que je soupçonne d'appât dans le fait de publier cette note sur Goethe datée du 24 juin 1940. Salutaire exemple d'indépendance, certes : mais de Gide, je le voudrais moins gros.

Tout ici cherche à se situer « au-dessus de la Mêlée », comme disait ce Romain Rolland que Gide a toujours détesté si cordialement, non point en définissant une tierce position, mais en se balançant d'un camp à l'autre. Il approuve Pétain et l'armistice page 44, Churchill et de Gaulle page 45. Il approuve le double jeu page 97, et la résistance page 103. Il donne des feuillets à la *Nouvelle Revue Française* du pauvre Drieu la Rochelle, et patronne *l'Arche* en Alger. Et certes, aucun de ces gestes ne me paraît le moins du monde blâ-

mable. On ne peut être dans le camp des ennemis de M. André Gide : traqué par la Légion Vichysoise pour son projet de conférence sur Henry Michaux, mis en cause à l'Assemblée Constituante d'Alger pour certains passages de ce journal, voire aujourd'hui suspect de sympathie pour une politique dictatoriale, c'est la susceptibilité des imbéciles qu'il éveille constamment, et on risque à faire des réserves sur son compte d'être confondu avec Joseph Prud'homme qui a toujours été son ennemi n° 1. Mais c'est la part d'ostentation que je crois discerner dans la publication de ces attitudes qui m'inquiète, et plus encore la contradiction entre cette affectation et la volonté de naturel absolu partout affirmée ou sous-jacente. Goethe ? ou Célimène ?

Il n'est rien d'ailleurs sur ces balancements et sur ces scrupules qui n'ait été dit. Mieux : qu'il ne dise lui-même. Mais il faut y insister, parce qu'il semble bien que de son propre aveu, ce mouvement soit la grande leçon de ce livre, et peut-être de sa vie. De la disponibilité permanente, semble-t-il nous dire, cet équilibre est le fruit suprême. Mais rester disponible, est-ce s'engager successivement à demi dans des directions opposées ? Le zigzag est-il le plus court chemin vers la ligne droite ? Sa pensée s'évade continuellement : mais pour protéger quelles valeurs plus intimes, c'est ce que nous distinguons souvent mal. La bonne foi, la sincérité, l'intelligence certes, et ce n'est pas peu, et ce n'est pas peu de chose d'y rester fidèle en un temps comme le nôtre qui les ignore avec superbe. Mais ces valeurs définissent une attitude critique de l'esprit : à elles seules, elles ne peuvent lui permettre de s'insérer quelque part. Toute sa vie, le fondateur de la collection « Ne jugez pas » n'aura fait qu'enseigner à juger et à garder la sérénité du jugement. Que cette grande leçon ne soit suffisante ni pour un homme, ni pour un artiste, il me semble que l'œuvre même de Gide le confirme : il n'est pas un de ses récits, pas une de ses pièces où ces hautes qualités ne brillent, et il n'en est pas un qui ne nous paraisse décharné. Ses

plus hautes réussites gardent quelque chose de grêle, ses personnages les plus significatifs restent désincarnés...

Au risque de tomber à notre tour dans le balancement, il nous faut d'ailleurs marquer tout de suite après que ce journal contient encore bien des pages exquises et nourrissantes. Si la personnalité de M. Gide est une personnalité liquide, il faut ajouter que notre temps en est imbibé. Il faut dire que rarement un livre nous a donné tant d'indices sur la vie intérieure d'un esprit admirablement cultivé, d'un homme constamment attentif à tout ce qui est humain. Aux familiers du *Journal*, ce supplément n'apportera pas grand'chose de neuf — même pas un signe de déclin. Mais il renouvellera et continuera leur plaisir.

Cette leçon même n'est pas négligeable. Plus encore que son modèle de Weimar, M. André Gide est inactuel, et s'il nous faut être de ce monde et de ce temps, s'il nous faut y travailler, nous ne ferons pas grand'chose avec lui. Mais il croit, et nous croyons comme lui que les témoins sans dates sont aussi nécessaires à l'homme que les ouvriers...

Robert KANTERS.